

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice METRAL

Armand Godoy ou la Voix du
sacrifice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1958, tome 56, p. 316-323

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

*O combien mon cœur est lourd de
louanges et qu'il a de peine à s'élever
vers Vous...*

PAUL CLAUDEL

ARMAND GODOY

ou la Voix du sacrifice

Je tiens Claudel pour le plus grand poète catholique de notre siècle. Je devrais dire *poète de la prose*. Certains trouveront dans mon affirmation une pointe de partialité. Encore faut-il que je m'explique. Bien sûr, il y a Mauriac. Mais l'œuvre de Mauriac poète est ordinaire. Le romancier, par contre, peut être considéré comme le plus complet de notre temps. Sa production théâtrale n'est pas à dédaigner non plus.

Mais il y a Godoy...

Ici, il faut s'entendre. Claudel nous a donné une image exhaustive de l'Univers. Chez lui, c'est le renoncement, c'est le cri de soumission. Godoy nous donne une image moins complète de cet Univers mais plus personnelle. Je ne veux pas dire qu'il possède un talent inférieur à celui de l'auteur de *L'annonce faite à Marie*. Loin de moi cette idée. J'affirme par là que Godoy chante un monde qui lui est propre. Tous les deux sont animés d'une même passion pour les horizons cosmiques. La même vibrante sincérité bout en leur cœur. L'essence de l'un est le renoncement à soi-même chanté en une prose poétique. Celle de l'autre, l'amour. L'amour de l'Eternel surtout, l'amour de la famille, du prochain, des animaux aussi. Et cet amour, complet et total, Godoy nous le décrit d'une façon parfaite — si nous pouvons parler de « perfection » sur cette terre. Pour ce faire, il adopte une poésie classique. Il muselle l'abondance afin qu'elle puisse couler dans toute sa richesse, avec toutes ses couleurs, ses harmonies. Avec toute sa chair, ses muscles et

son sang. La poésie c'est la voix de son cœur, de ses idées, de ses croyances. En elle, rien de recherché, de sophistiqué. C'est la voix de Godoy !

Armand Godoy naquit à Cuba, dans l'archipel des Antilles, en 1880. Sa mère réunissait des ascendances corse et hispanique. Son père était un solide catalan. Dès sa plus tendre enfance, le jeune Godoy parcourt le monde. A deux ans, il fait connaissance avec l'Espagne. A quatre ans, il redécouvre La Havane où il ne tarde pas à suivre les cours d'un lycée. Reçu bachelier, il manifeste d'étonnantes dispositions pour les mathématiques (!). Visitant le Pérou, il s'arrête à Lima. Revenu dans son pays, il se lance dans les affaires. Une carrière bancaire s'ouvre à lui. Mais, bientôt, une violente soif de voyages le possède. Dans l'éloignement, les images exotiques de son île natale lui inspirent une vibrante nostalgie. Et ce sont les décors antillais qui déclenchent son invincible et pressant besoin de poésie. Dans sa famille, les lettres étaient à l'honneur. Mais plus encore les affaires.

Ayant appris l'anglais, Armand découvre Edgar Allan Poe, ce génie tourmenté qui nous a donné de si admirables *Histoires extraordinaires*.

Godoy avait déjà goûté, auparavant, au vers espagnol et lu, probablement, Cervantès.

Installé à Paris, au début du siècle, Godoy se livre à l'étude du français. Amoureux de l'art, il étudie notre langue jusqu'à l'épuisement. C'est alors qu'il touche à l'œuvre de Charles Baudelaire, ce magicien du vers qui ne cessera de l'occuper, de le transformer, de le purifier.

Baudelaire n'a pas toujours été considéré comme de notre temps. Rappelons que Sainte-Beuve le sous-estimait. N'a-t-il pas écrit, en parlant de l'auteur des *Fleurs du Mal*, dans une *Causerie du Lundi* : « C'est un parfait copiste ! » Alors que de nos jours tous les grands poètes — ou à peu près tous — se disent ses disciples avec joie et orgueil.

Cherchons, d'abord, ce qu'il y a de commun entre Godoy et Baudelaire. Il y a la musique. Une musique douce, pénétrante. Il y a la richesse de la rime, le choix des harmonies.

Je n'aime pas, en Baudelaire, l'homme. Il est trop charnel, trop morbide. Mais en tant que poète, quel parfait magicien ! Quelle aisance dans ses alexandrins ! Quelle richesse dans son vocabulaire ! Quelle étonnante musique dans ses sonnets ! Il était bien l'artiste — je ne dis pas l'homme — que le jeune Godoy recherchait. Son talent, encore en gestation, mûrissait au contact magique de l'œuvre baudelairienne. Il mûrissait à tel point qu'il éclatait déjà en étincelles !

En 1925, Godoy débute dans les lettres avec des sonnets, forme qu'il ne cesse d'affectionner.

1927. Il publie un recueil : *Triste et Tendre* (Deux mots qui se retrouvent souvent sous la plume de Baudelaire). Il atteint, d'emblée, l'antichambre de la notoriété. La Critique se penchera dorénavant avec l'intérêt sur sa production.

Paraissent ensuite : *Carnaval de Schumann*, *Le Drame de la Passion*, *Monologue de la Tristesse*, *Colloque Mystique*, *Les Litanies de la Vierge*.

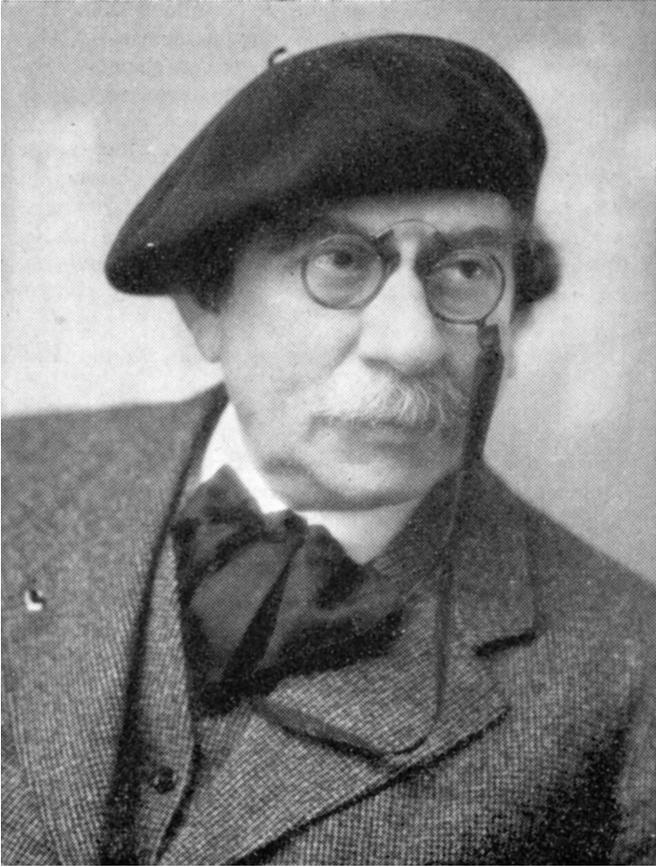
1930.

Armand Godoy, séduit par les beaux paysages de notre Romandie, se fixe à Lausanne puis à Leysin d'où il fera, parfois, une apparition à l'Abbaye de Saint-Maurice. Sa production est régulière et de même facture. *Le Chemin de la Croix* et *Bréviaire* en forment l'essence. C'est à l'occasion d'un grand deuil que le poète découvre une autre inspiratrice : la souffrance.

Un grand soleil se met alors à briller sur son œuvre : l'espoir. Ni les tourments du monde, les avilissements humains, ni les hérésies, les atrocités, ni les diverses formes d'expression qu'il adoptera ne pourront en ternir l'éclat.

*Ah ! si je pouvais, Seigneur, t'offrir une nouvelle
Jeunesse, la force de mes jours aveugles, celle
Dont j'avais bâti mes fiers palais blasphématoires...*

C'est du vibrant mysticisme. Un élan passionné, total et volontaire dut le posséder au moment où il composait ces



beaux vers. Il est, ici, dans la même abside que Claudel quand il chantait :

*Seigneur, —
Il n'y a pas besoin que je sois mort pour que vous
viviez !
Vous êtes en ce monde visible comme dans l'autre.
Vous êtes ici,
Vous êtes ici et je ne puis être autre part qu'avec
Vous.*

On remarquera qu'il y a plus de grandeur chez Claudel. Mais combien la modestie de Godoy est humaine, sincère ! Que le ton est, chez celui-ci, merveilleusement coloré et musical, tandis que, chez celui-là, transpire une pointe de grandiloquence.

Chez Claudel la créature doit s'effacer, plus ou moins totalement, pour mériter le ciel et jouir de l'Éternel. Chez Godoy, et c'est plus vrai, elle doit souffrir :

*Tout est consommé, Seigneur, je sais que pour revivre
Il me faut saigner sur les cailloux de ton calvaire...*

L'expérience aidant, Godoy purifie son art. Il écarte l'abondance, revoit sa langue, tâte de la poésie libre, revient sans tarder au classicisme et publie, chez Grasset, *Don Juan* et *Dulcinée*. L'amour y est chanté. Mais un amour sans abcès. Pur comme une source cristalline. Les amours sales sont chez lui sévèrement confondues.

Armand Godoy nous a donné également une deuxième édition sur Milosz : *Le Poète de l'Amour*. A ce propos, écoutons Jean de la Varende : « Ce livre de Godoy consacré à Milosz est une sorte de chef-d'œuvre de composition. Il renseigne et suggère ; il agit doublement par l'appel à l'esprit et l'incitation au sentiment. Il est bien rare qu'après une page de références, de renseignements, n'interviennent quelques feuillets d'où s'envole l'oiseau de feu dans un mouvement lyrique et sûr qui entraîne l'âme saisie.

« C'est vraiment le livre typique pour révéler un poète. Il comporte dans son expression un style dont la charge, la surcharge, ou soudain le brusque dénuement, s'associent au mouvement de l'idée ; le lyrisme du livre a le même rythme que celui du poète qu'on veut révéler. On pourrait dire que pareil ouvrage, qui relève le plus souvent de l'essai critique, est ici le seul poème en prose que notre cher Armand ait voulu et su composer. L'expansion dominatrice dont il est embrasé ne permet pas de se diminuer, de se contrôler. Je pense toujours que derrière ces phrases, à la

litanie de ces mots, il y a une œuvre nécromancienne... L'homme disparu reparaît, sa forme se délivre, son corps astral surgit et tend à se matérialiser... Il ne reste aucun souvenir du livre ; ne demeure que son dessein, que la résurgence d'une âme, presque d'une forme. Le sentiment qu'on en garde est global, ne se détaille pas, il est tout entier dans la force évocatrice, et encore en face de lui il m'est difficile de la séparer, de l'isoler comme on sépare des strophes. Je pense, en face de ces lignes noires, de ces pages, de sa masse imprimée, au corps sombre et brûlant encore de la fusée qui, dans la nuit du monde, a fait pleuvoir des étoiles. »

Voilà qui dit mieux qu'un volume ce que nous apporte ce beau livre.

On a évoqué souvent, dans le monde de la critique, un certain lien de parenté littéraire entre Godoy et Verlaine. L'affirmation a passé par Marc Brimont. Je ne vois, pour ma part, aucune similitude entre l'un et l'autre. Ni avec Rimbaud du reste. Il y a bien, chez Godoy, comme chez Verlaine, une forte tendance à la méditation. Mais chez tous les poètes cette tendance est plus ou moins marquée. Chez Godoy, le mot a plus de poids que chez Verlaine, ce dernier sacrifiant parfois le sens à la musique. En tant qu'homme, Verlaine, on le sait, était un dévoyé. Et l'homme influe sur l'œuvre. Non sur l'art mais sur l'idée. Et il faut admettre que l'idée, parfois, rend un vers brutal alors qu'il aurait gagné du côté de la mélancolie...

Les distinctions littéraires et honorifiques qu'a obtenues Armand Godoy ne se comptent plus. Le gouvernement français lui a remis, dernièrement, les insignes d'officier de la Légion d'honneur. Le poète couronné a répondu par un admirable

sonnet qui dit bien son amour pour la France, sa patrie spirituelle :

*J'écoute souvent la voix de la brise lointaine,
Le chant des palmiers qui berçaient jadis mon enfance
Et les longs soupirs de cette magique fontaine
Dont mon triste cœur garde la douce nonchalance.*

*Mais parmi ceux-là qui sentent mon Ile lointaine
Je retrouve ici les souvenirs d'une autre enfance
Et me vois scandant les vers secrets de La Fontaine
Au coin d'un bon feu, tout embaumé de nonchalance.*

*Je m'explique alors l'énigme de ma double vie :
Avant d'habiter mon corps cette âme inassouvie
Hantait le pays où naquit Charles Baudelaire.*

*Puisse-t-elle enfin au cours d'une prochaine vie,
Puisse-t-elle atteindre pour ma lyre inassouvie
La source sacrée où dort l'esprit de Baudelaire !*

Je laisse à Jean Nicollier peindre l'homme :

« Armand Godoy ? Ses concitoyens d'adoption connaissent bien sa haute silhouette romantique, sa large cape sombre, son béret coiffant un masque caractéristique barré d'une moustache de mousquetaire... pacifique, son binocle à cordon de soie... Mais peut-être sont-ils moins informés et de sa vie si pleine et de son œuvre poétique aussi belle que généreuse ? »

Dans le voisinage de sa demeure lausannoise, Armand Godoy a érigé une petite construction qui recèle les mille et un trophées d'un bibliophile pertinent, chasseur de haut goût, aux jugements sûrs.

Armand Godoy a su apporter au vieux monde les images merveilleuses qu'a laissées, en lui, l'île enchantresse de Cuba. Aux parfums de La Havane, il a mêlé les exquises

senteurs de la terre française, le décor romantique de nos sites romands, l'âpreté, les couleurs et la musique du sol espagnol. Son génie a brassé le tout généreusement, longuement. Ce mélange a produit une poésie étincelante dont les éclats féeriques sont dirigés du côté de l'Eternel : Lumière suprême où toutes les lueurs du monde viennent mourir !

La poésie de Godoy émeut, bouleverse, cherche les larmes sur les chemins du cœur et de l'esprit. Elle est généreuse ; elle donne tout : l'espoir et l'amour. On peut dire que Godoy se donne lui-même. En se donnant à son œuvre, donc aux hommes, il n'ignore pas qu'il se donne à Dieu.

En lisant *Sur le Chemin d'Emmaüs* et *Prélude* d'André Delacour, trop tôt disparu, Armand Godoy avoue : « Ces cantiques, que je ne peux pas *écouter* sans pleurer, me semblent synthétiser la vie, l'élévation spirituelle et la maîtrise de ce grand poète bien-aimé, profond et délicat, modeste et savant. »

Pour ma part ce sont ces mots (les propres mots d'Armand Godoy) que je ressens quand je lis, que je relis, les beaux chants du poète cubain. C'est une sensation délicieuse. Les élans du cœur s'unissent à ceux de l'âme. La joie est subite, complète. Si subite qu'elle est presque douloureuse. Douloureuse parce qu'on se sent impropre à la ressentir.

Baudelaire aurait aimé Godoy s'il l'avait connu. Il aurait trouvé en lui un peu de cet espoir puissant, vainqueur de souffrance, qu'il n'a jamais eu. L'un aurait aiguisé son art au marbre de l'autre. Ils auraient gagné mutuellement ! Godoy en tant que poète ; Baudelaire en tant qu'homme.

Maurice METRAL